Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1936-1937)
Heft: 7

Artikel: Camilla Meyer
Autor: Harcourt, Robert de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-759066

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Camilla Meyer

par Robert d'Harcourt

Paris. Octobre.

Un court billet, tracé par une main amie, m'apporte ce matin d'automne, en même temps que les quelques lignes banales et pressées d'un télégramme de journal, la nouvelle de la mort de Camilla Meyer. Je ne cacherai aux lecteurs de cette revue ni l'émotion que cette nouvelle fait naître en moi, ni la nature très intime et personnelle de cette émotion.

Rien ne fait plus sûrement les émotions profondes que la vibration d'harmoniques anciennes et chères. Trois lignes sèches de journal — et tant d'images lumineuses ou doucement mélancoliques du passé se lèvent en moi. Mes courses d'après-midi à travers le lac, vers la villa du poète, au cours de ces étés et de ces automnes 1908 et 1909 qui restent éclairés d'un jour particulier dans mon souvenir. Mes longues causeries avec celle qui vient de sortir de cette vie, causeries qui souvent se prolongeaient jusqu'à l'heure où la petite cloche de Kilchberg s'ébranlait doucement dans la grisaille du soir. Nous parlions du poète, de son oeuvre, de sa vie, du mystère intérieur de son destin. L'ombre tombait doucement sur nos entretiens. C'est le plus simple acquittement d'une dette formelle de reconnaissance de ma part, de marquer ici tout ce que le livre publié par moi en 1914 sur C. F. Meyer doit à ces conversations d'intimité: moins peut-être des renseignements positifs que ce principe plus intérieur de vie, cet éclairage par le dedans que communique la parole des proches. Ce qui m'avait attiré vers Meyer, c'était sans doute la qualité littéraire de l'oeuvre, mais c'était aussi l'énigme intérieure d'une vie de poète. La clef de cette énigme, c'est en grande partie mes conversations avec Camilla Meyer qui me permirent de l'entrevoir.

Tout de suite elle m'avait témoigné une confiance qui enchantait en moi le chercheur. Elle m'avait remis des documents intimes et précieux, relatifs à la jeunesse de son père: les lettres de C. F. Meyer à sa mère, à sa soeur, à Cécile Borrel (1852—1854), les lettres d'Elisabeth Meyer à son fils, à Cécile Borrel et à James Borrel, les lettres de Betsy Meyer à

son frère de 1852 à 1853 et de 1875 à 1892, le journal d'Elisabeth Meyer, le dossier médical de l'Asile de Préfargier et bien d'autres pièces encore. Cette confiance, psychologiquement surprenante au premier abord à l'égard de l'étranger complet que j'étais pour Mlle Meyer, ne peut, quand j'y pense rétrospectivement, recevoir d'explication que dans le singulier pouvoir d'antennes dont disposent les natures très intérieures: dans le visiteur parisien de Kilchberg, Camilla Meyer avait tout de suite reconnu l'esprit de piété avec lequel il aborderait la figure du poète. Elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance.

Elle ressemblait beaucoup à son père par les traits physiques et par les traits moraux. Elle tenait de lui le timbre de voix chantant et doux, et, davantage encore, le contraste entre une certaine robustesse d'enveloppe et l'extrême délicatesse des cordes intérieures. Sous un certain aspect de résistance, elle était toute finesse, fragilité et nuances. Une apparence de décision masquait une sorte d'hésitation devant la vie. Les figures de l'oeuvre de C. F. Meyer dans le tracé psychologique desquelles il a mis le plus de lui-même sont celles que marque, comme trait essentiel, la souveraineté de l'esprit et aussi une sorte de résistance interne et profonde à la brutalité du concret: un Thomas Becket par exemple dans le Saint. Ce trait caractéristique des natures que la prédominance de la finesse sur la force condamne à l'immobilité, au statisme extérieur et fixe dans un destin purement intérieur, nous le retrouvions chez la fille du poète.

Il y avait d'autres aspects communs et qui d'ailleurs se rattachent au même type psychologique. L'aptitude à lire les âmes d'autrui si souvent réservée aux natures riches de silence et de réserve intérieure, alors qu'elle est refusée aux natures absorbées par leur propre vitalité. Alphonse Daudet a parlé quelque part des „yeux qui brillent trop pour voir". Une pudeur essentielle sur soi-même, le goût de brouiller les pistes découvertes par un mot imprudent, l'horreur des épanchements personnels: C. F. Meyer a parlé de l'inconvenance, de la „Unwürdigkeit" des démonstrations expansives. L'aversion instinctive pour les doléances, les abandons, les plaintes. Klagen mag ich nicht, disait Meyer, Un goût instinctif pour le secret, forme de la richesse intérieure. Quand Meyer, décri-

vant le capitaine Pescara condamné intérieurement et auquel par une mélancolique ironie s'offre la vie, parle du Gefühl des Allein-um-sich-Wissens, il prête à l'un de ses héros favoris un sentiment qu'il connaît bien.

Nous trompons-nous quand, ces linéaments psychologiques du père, il nous semble les retrouver chez la fille, avec la transposition naturelle d'un tempérament masculin dans un tempérament féminin, en nuances plus éteintes, en dégradé psychologique si l'on peut dire? Comme son père, Camilla Meyer fut éminemment artiste; comme lui elle comprit et goûta l'Italie d'où j'ai reçu d'elle tant de lettres. Ce père qu'elle admirait et auquel elle ressemblait, elle ne devait le connaître que dans l'extrême déclin de ses forces. Elle était née en 1879. A partir de 1892 et jusqu'à sa mort en 1898, C. F. Meyer est un exilé de la vie. Dans son souvenir et avec cette mélancolique persistance des dernières visions, sa fille ne le retrouvait que „comme un grand vieillard aux cheveux blancs, assis sur un banc, le regard tourné vers le dedans, perdu dans la contemplation de la nature et de son propre monde intérieur".

Sont-ce ces images crépusculaires dernières ou un certain legs intérieur de famille („j'ai l'esprit gai et le coeur triste" disait Elisabeth Meyer, la mère de l'écrivain) qui pesèrent sur le jeune destin de Camilla Meyer? Il nous semble que très tôt il y a comme un voile d'ombre et de deuil sur cette existence destinée à s'écouler tout en demi-teinte et comme en retrait du grand fleuve de la vie. Si nous songeons à elle, il est un mot qui se présente à notre pensée avec une singulière obstination. Le mot: charme. Dans son double sens de douceur et de sortilège, de séduction et de mélancolique prison.